

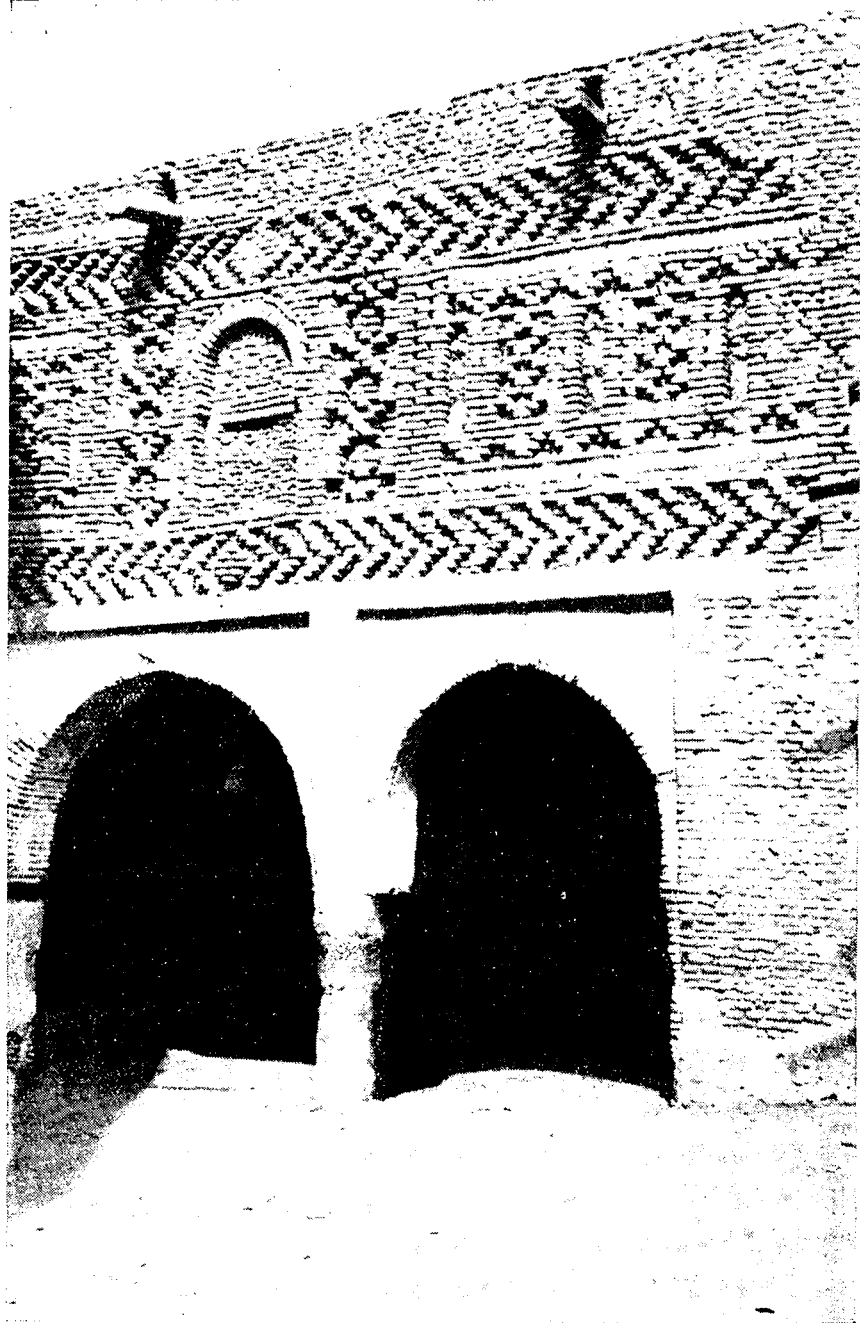
TOZEUR

Le doigt sur la carte descend, descend encore, et, suivant la ligne rouge de la route, arrive tout au bas où le mot Tozeur s'inscrit en noir sur le bleu du chott, comme en face Gabès sur le bord de la mer. Autour du cercle fixant l'emplacement de la ville, une tache verte; la ligne noire du chemin de fer ne va pas plus loin, c'est le bout du monde. Passé Gafsa (1), la route pénètre dans un paysage lunaire, sans la moindre touffe d'herbe, le moindre bouquet d'épines, sans sable même, « un cadavre de paysage » aux tonalités grises et sèches. Près de 100 km. à franchir avant de voir, sur la ligne d'argent du Chott el Djérid se détacher la masse sombre des oasis et les taches brunes des villages, témoins de la présence de l'eau, de la vie et des hommes.

Tozeur n'apporte aucun démenti à la définition de la Tunisie : « terre de contraste ». Il y a en effet deux Tozeur, aussi pittoresques l'un que l'autre et aussi attachants : la ville, ou mieux la bourgade, et l'oasis.

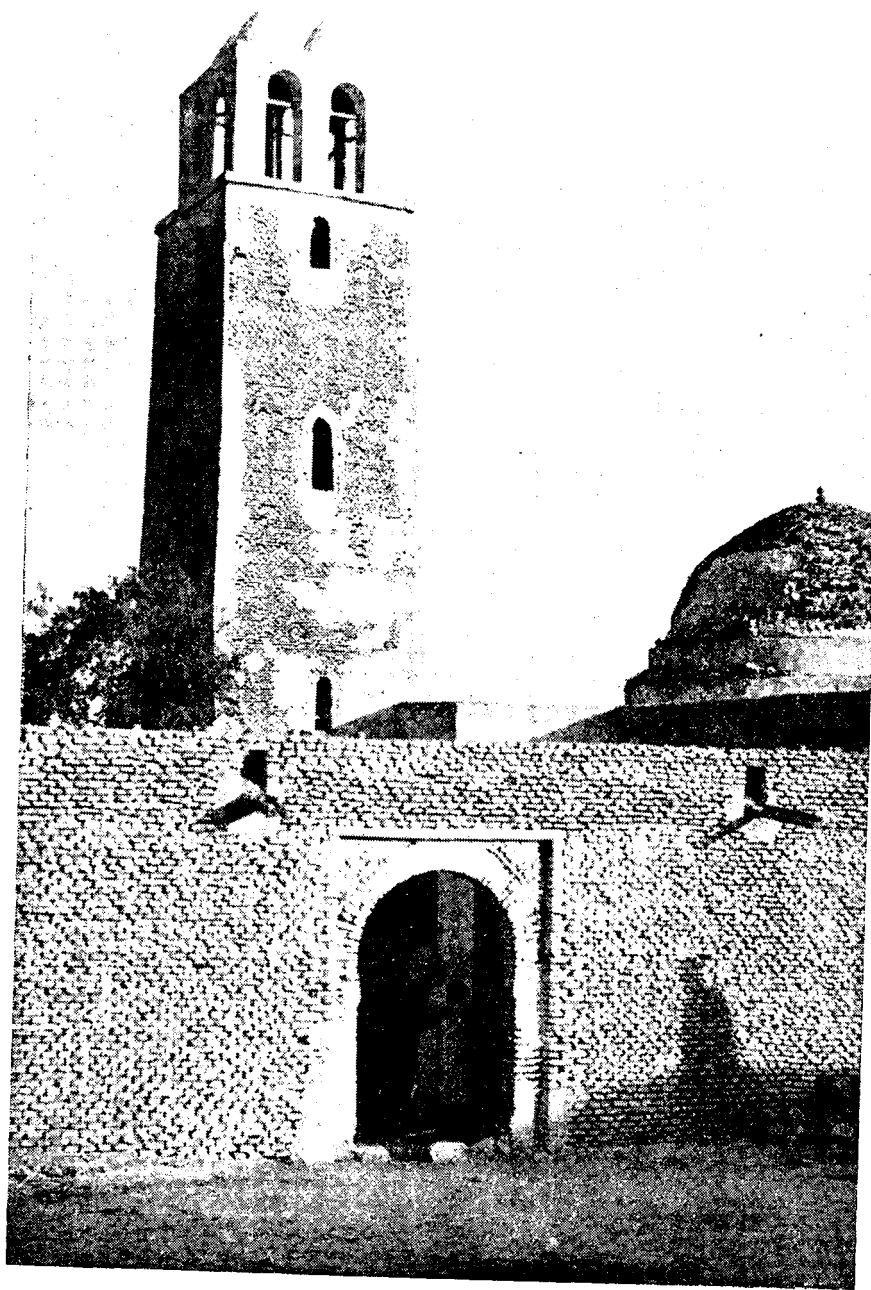
Dans l'agglomération, l'influence saharienne apparaît très nette : rues étroites qui alternent les passages au soleil avec les obscurs tunnels sous les habitations, tonalités neutres de terre cuite qui adoucissent la lumière crue, banquettes le long des murs « favorables aux longues siestes du milieu de la journée », architecture curieuse née, semble-t-il, d'une fantaisie, mais que les matériaux et les nécessités techniques ont ordonnée et précisée. Les murs en pisé des maisons sont revêtus de parements de briques pour les protéger contre les dégradations tant du soleil que des pluies rares mais torrentielles; or, pour lier ce revêtement à l'épaisseur du pisé, le maçon « tozri » est obligé de placer certaines briques en retrait, qui sont plantées profondément dans le mur : cette brique laisse un creux sur la surface de l'édifice. Mêlant ingénieusement ces retraits avec la disposition des éléments, en long, en travers, en bout, le maçon crée une sorte de grammaire ornementale aux éléments simples mais combinaisons infinies. Chaque brique à la fois porte ombre et accroche la lumière, d'où cette impression curieuse de maisons décorées de nattes aux dessins jaunes et violets. Les minarets eux-mêmes surprennent : au sommet de leur tour trapue, massive, imitée de celle que Sidi Okba éleva à Kairouan, le regard étonné aperçoit un quadruple clocheton ajouré qui semble attendre ses cloches. Au centre de la ville d'un seul jet s'élance le magnifique minaret octogonal

(1) Gafsa. Voir Bulletin Economique et Social, n° 37, de février 1950.



TOZEUR — Exemple typique d'architecture du Djerid

(Photo J.-L. Combés)



TOZEUR — Quadruple coupole d'origine mésopotamienne

(Photo J.-L. Combés)



TOZEUR — Minaret de la Zaouïa de Sidi Mouldi

(Photo J.-L. Combés)

de la Zaouïa de Sidi Mouldi terminé par un très élégant campanile de construction récente.

Le marché, semblable au premier abord, à tous les marchés du sud tunisien, révèle bientôt mille détails pittoresques : une outre suspendue à un rustique trépied de bois remplace la jarre traditionnelle pour l'offrande de l'eau, plus loin se vendent des haïks blancs pour hommes, « si fins qu'ils peuvent passer par l'anneau d'une bague » ; là les vêtements indigo des femmes si bizarrement rayés en leur milieu d'une bande de coton blanc. On peut encore y trouver des poires à poudre faites de mamelles de chamelles, des colliers de bois d'alenda, remède souverain contre les migraines, des denrées aux noms inconnus venues de l'autre côté du Sahara.

Des centaines de pinsons volètent d'une muraille à l'autre avec une familiarité inouïe ; à l'hôtel, ils viennent même dans le patio, sur les tables, chercher des miettes de pain pendant les repas. Personne ne songe à profiter de leur confiance et les habitants les nomment à juste titre les « bou habib », c'est-à-dire les pères de l'amitié.

Franchies les dernières maisons de la bourgade, où sont les fours des potiers qui cuisent les briques dont est bâti Tozeur, le désert apparaît, ondulant faiblement à droite du rideau gris vert de l'oasis ; il déroule ses étendues mornes où le regard cherche en vain quelque chose de solide pour se fixer. Selon les heures du jour, les teintes changent et varient dans une gamme étroite de jaunes et de roses délicats ; le vent soulève d'irréelles spirales de sable au ras du sol. Une impression de vide, de sécheresse, de silence et d'hostilité saisit.

Aussi quel contraste est l'oasis active et indolente. Tozeur est le type de l'oasis saharienne, elle ne possède pas la luxuriance de celle de Gabès et l'on est frappé par la teinte cendrée des palmes. Mais peut-être, à Tozeur, le charme n'est-il pas dans ce qui frappe la vue mais dans ce qui frappe l'ouïe ? Yeux fermés, on ne se lasse pas d'écouter le bruit des palmes remuées, celui des fagots de « djerids » traînés dans les sentiers, l'acide cri des petits « bou habib » volant entre les grenadiers, et le bruit incessant de l'eau qui court dans les inextricables canaux de l'oasis. L'eau est ici maîtresse : captée, répartie entre des blocs de pierre millénaires colmatés d'argile, mesurée, surveillée, dirigée, récupérée, on sent bien que c'est d'elle que vient toute vie, comme en témoignent les stipes noircis et secs du palmiers dans les quelques jardins d'où elle s'est retirée.

Jean-Louis COMBES